CRÉTEIL SE RACONTE



10

Juin 2008

3 Café et sourires à la carte

8 Jean-Léonard Stoskopf, peintre et sculpteur

11 Louis Allezard, le dernier des maîtres à béret

27 Les grands crûs de la Côte d'Or

30 Jean Bernard, l'architecte des plantations

34 Du Berry à Créteil

Café et sourires à la carte !

Nous poussons la porte du café-relais, au 13 avenue du Général Billotte, à la rencontre de quelques uns de ses animateurs bénévoles. Autour d'un café ou d'un thé, les femmes qui nous accueillent évoquent leurs souvenirs d'arrivée dans le quartier du Port.



Photo : Andrée Espinoza

Présente depuis 19 ans dans son atelier « Brin de soie », Evelyne Naville était dans les premiers artistes à s'installer au Port. Elle se souvient de la manifestation « Créteil en Art »,

organisée tous les deux ans qui donnait lieu à des animations musicales. Une année, des créations monumentales avaient été montrées en extérieur dans le quartier du Port. La fête du Port avait lieu début septembre. Une rose était distribuée à chaque personne. (Il s'agissait de la quatrième fête du quartier le 9 octobre 1988). Le quartier participait aussi au Festival international de films de femmes et au Carnaval. Elle se souvient qu'à l'époque, des commerces jalonnaient le Port : il y avait une poissonnerie, un vendeur de pulls, un toiletteur pour chiens, un chocolatier, un fleuriste… Ces commerçants n'ont pu faire face à la concurrence de Carrefour.



Photo : Andrée Espinoza

Andrée Espinoza, elle, est arrivée dans le quartier en 1983. Il était en pleine construction. La place du Port était alors une grande lagune ronde que l'on traversait à pied. Les enfants allaient faire de la planche à voile. Ils fréquentaient l'école Mendès-France, et par leur intermédiaire, les familles se connaissaient. Il n'y avait pas encore de pont pour aller au collège Schweitzer. Les enfants aimaient prendre les raccourcis en traversant la route, ce qui n'allait pas sans risques.

Travaillant à Paris, Madame Espinoza appréciait l'ouverture tardive de Carrefour qui lui permettait de faire ses courses en arrivant à Créteil. Par contre, elle appréciait moins le bruit venant du terrain de pétanque, terrain qui faisait le bonheur des amateurs de boules. Puis, elle a vu les familles qui s'étaient installées à l'ouverture du quartier partir, souvent pour aller habiter en pavillon. Ses enfants sont allés au lycée Léon Blum, elle a emménagé à la Toison d'Or d'où elle peut contempler le coucher de soleil.

Marie-Thérèse Esneault est arrivée dans le quartier en 1987. Dès le début, elle s'est préoccupée des jeunes, et a commencé des actions de prévention avec cinq jeunes, dans le cadre du comité de quartier. Des cours de guitare ont été mis en place, puis des soirées-rencontre, des soirées-cabaret. Quelques adultes s'y sont joints. Il y a eu des week-ends musique, des concerts pour la fête de la musique, la participation à Créteil en Art.

A travers le nom de certaines de ses rues, rue de kiryat Yam, esplanade des Abymes, rue Falkirk, mail Salzgitter, square Novi Béograd, le quartier du Port rend hommage aux villes jumelées avec Créteil.

Puis, pour soutenir ces activités, a été créée l'association Sortie de secours, qui a compté jusqu'à 300 adhérents. Elle comprenait une chorale inter-âges, une section guitare pour les jeunes, et de l'éveil musical pour les tout-petits. Les animations étaient proposées par les habitants eux-mêmes.

Embauchée dix heures par semaine par l'association Drogues et Société, Marie-Thérèse a développé ses activités en direction des jeunes pour créer des liens entre générations. Des spectacles ont été montés comme « l'Opéra de la lune » en 1993. Les costumes et les décors étaient entièrement réalisés par les participants. Des animations de quartier ont été mises en place. (C'était à l'époque du lancement du programme Antirouille sur la ville). En partenariat avec la RATP, qui favorise l'éducation à la citoyenneté, des sorties familiales ont été organisées en

car à Fontainebleau et à Deauville. Marie-Thérèse se souvient de cet enfant qui, découvrant la mer pour la première fois, était ébahi par cette « grande piscine ». Un travail avec les comédiens du Théâtre du Fil commence aussi, avec des stages, que fréquentera le chanteur Dikès.

Il y a des rencontres conviviales : concours de belote, concours de pétanque, soirée-paëlla, d'autant plus importantes que ce quartier ne dispose d'aucun équipement socioculturel. On projette d'ouvrir un café-musique.



Photo : Vivre ensemble

Le 26 septembre 1987, le spectacle « Ithaque », vaste épopée inspirée de la Grèce antique, était présenté au bord du lac, à l'initiative de la Compagnie A & A et de ses nombreux partenaires.

Héritier de ce riche passé, le café-relais est né en 2003. Ouvert avec le soutien du comité de quartier le Port-l'Ormetteau, ce lieu de parole informel fonctionne grâce au fonds de participation des habitants géré par la Mission Ville. D'abord installé dans la salle polyvalente du comité de quartier, le café déménage en 2005 dans l'ancien local de Sortie de secours, situé au 13 avenue du Général Billotte.

C'est un lieu ouvert sur la ville, à l'écoute de ce que proposent ses usagers, petits et grands. Un coin enfants permet d'accueillir les familles. Ses usagers sont très variés. Le café-relais leur permet de se rencontrer et de parler. Ses animatrices,

toutes bénévoles, soulignent l'importance de ce lieu de parole souple, ouvert à tous, où l'on peut rencontrer des adultes stables et responsables.

Ici, on ne propose pas d'activités nouvelles, mais on informe de tout ce qui existe, on incite les gens à découvrir et à utiliser les richesses culturelles de la ville, on aide à mettre en œuvre les propositions et les envies des uns et des autres. Loin d'être replié sur le quartier, le café-relais propose de sortir et de découvrir de nouveaux horizons. Le croirez-vous ? Marie-Thérèse précise qu'il y a encore des gens à Créteil, notamment dans les quartiers anciens, qui ignorent l'existence du lac !

Les activités impulsées par le café-relais ont trouvé un nouveau développement avec la création de l'association « En bas de chez moi » qui vous accueille chaque mardi, jeudi et samedi de 15 h à 18 h. Elle propose des activités destinées à un public familial, des soirées à thème et des sorties.

Photo :
Vivre ensemble



Jean-Léonard Stoskopf, peintre et sculpteur

Jean-Léonord Stoskopf, nous a quitté le 29 mai. Créteil garde l'empreinte de son talent à travers les oeuvres qui témoignent de son art au coeur de la ville.



Photo : Archives municipales

Il nous reçoit dans son atelier-galerie, au 9 avenue du Général Billotte. Peintre et sculpteur, Jean-Léonard Stoskopf s'est installé ici en 1985.
La conception du quartier est nouvelle. Les immeubles bordent des rues et délimitent des espaces intérieurs privés reliés par des passages. On sent la volonté de revenir à un urbanisme « à la parisienne » avec des rues.

Au rez-de-chaussée de ces bâtiments proches du lac étaient prévus des locaux commerciaux. Mais la concurrence du centre commercial « Créteil Soleil » tout proche ne favorise pas ces installations. Par contre, l'implantation d'ateliers d'artistes, d'artisans et d'associations joue la carte culturelle et va forger l'identité de ce nouveau quartier.
A l'époque, Jean-Léonard travaille depuis des années dans le sous-sol de son pavillon, au bas du Mont-Mesly. Son activité artistique n'est pas visible et intrigue les voisins : que fait à longueur de journée cet homme qui reste chez lui ?
Déjà connu sur la ville (il a remporté en 1980 le premier prix du salon artistique de Créteil), il saisit l'occasion et pose sa candidature pour l'obtention d'un des sept premiers ateliers prévus sur le quartier de l'Ormetteau.

Le cahier des charges prévoit, en échange d'un loyer à tarif préférentiel, une participation à l'animation du quartier : présentation d'œuvres dans la vitrine, éclairage de cette vitrine le soir, portes ouvertes de l'atelier au public un week-end par mois.
Très présent dans son atelier (sauf en période d'exposition extérieure), Jean-Léonard joue le jeu.

Ce quartier, il le voit se développer. A l'issue d'un concours organisé par la SEMAEC, c'est la plasticienne Cécile Balaynbourdiol qui réalise en 1981 le « signal de l'Ormetteau », basrelief décoratif en grès émaillé et terre cuite sur l'immeuble à l'angle de la rue Oudot et de l'avenue du Général Billotte. On lui doit également la fresque du centre Doyen (Maison de la Solidarité, 1980), des céramiques murales dans l'allée du Commerce (1984), et la décoration des trois passerelles du centre commercial.
Les artistes de la ville commencent à être connus, comme à la MJC-Club de Créteil, où le directeur de l'époque, Jean-Paul Egret, organise en décembre 1977 l'exposition « Les clés de l'atelier ».

Sur le quartier de l'Ormetteau, une association très dynamique mêle commerçants, artisans, professions libérales et artistes, et organise différentes animations auxquelles assistent plusieurs milliers de personnes (concours de dessins d'enfants, baptême de montgolfière, marché de la création en 1986) .

La librairie « Chroniques », animée par Pierre-Gilles Flacsu, joue aussi un rôle important dans le développement culturel du quartier.
L'opération « Créteil en arts » a lieu en 1989 et en 1991. Une deuxième série d'ateliers est réalisée. Le lac est alors un but de promenade dominicale. Jean-Léonard accueille jusqu'à 800 visiteurs par an dans son atelier.



Tract de l'exposition « Les clefs de l'atelier »

L'artiste intervient à l'occasion d'animations scolaires, au Jeu de Paume, à Defferre, à Casalis. Il reçoit aussi des classes dans son atelier. Il se souvient de son enfance alsacienne, de l'odeur du bois, quand il était accueilli dans la menuiserie voisine, où les ouvriers prenaient le temps de lui montrer leur travail, où on le laissait prendre des chutes de bois. Il s'est toujours juré qu'il offrirait à son tour cette occasion de découverte aux enfants. Il souligne l'importance d'ouvrir des fenêtres et d'apporter du rêve aux enfants, avant qu'ils soient rattrapés par les réalités de l'âge adulte.



Statue de François Mitterrand
Photo : Vivre ensemble

Son regard bleu se fait nostalgique. L'attrait novateur du lac s'est émoussé et les visiteurs se font plus rares. Les difficultés matérielles obligent certains artistes à avoir un autre métier pour vivre, d'où l'impossibilité d'assurer une présence continue dans leur atelier.

Jean-Léonard se remémore ses débuts de sculpteur sur bois, à 33 ans. Il était alors peintre, et devait participer, avec d'autres artistes, à l'inauguration d'une galerie appelée « La main bleue », à Strasbourg, en créant une œuvre. Ayant choisi d'utiliser du bois, il a alors rapproché les veines du bois des veines de la main, et retrouvé l'odeur de la menuiserie de son enfance. Une fenêtre s'est ouverte, pour notre plus grand plaisir…

Sur les traces de Jean-Léonard Stoskopf

Fils de Gustave Stoskopf, l'architecte du Mont-Mesly, Jean-Léonard Stoskopf a réalisé de multiples sculptures en France et à l'étranger. De nombreuses œuvres de l'artiste parsèment la ville : le programme décoratif du groupe scolaire Gaspard Monge, au Montaigut (1974-1975), la fontaine-sculpture et les silhouettes en bois de la Place de la Côte d'Or (Place du Clos des vergers, 1983), le bas-relief en bois du mur d'entrée de la Bibliothèque des Bleuets (1984), la statue de François Mitterrand dans le quartier de la Source (1997).

Louis Allezard à l'école Victor Hugo : Le dernier des maîtres à béret

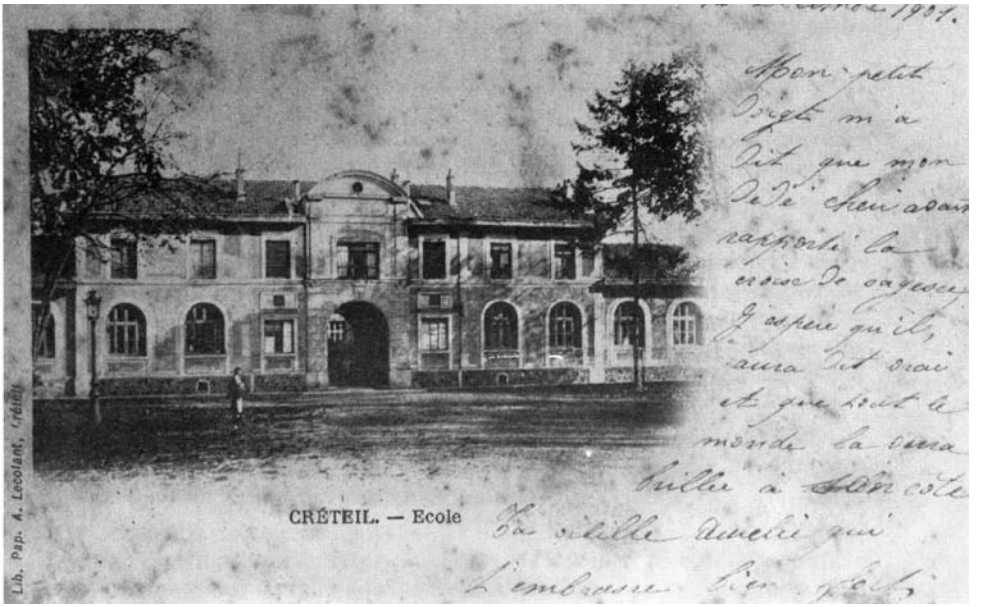


Photo : Collection André Dreux

Au temps de l'incroyable et explosive évolution qui la fit passer de l'état de gros bourg à celui de grande cité, Créteil va voir sortir de son sol souche de nombreuses écoles avec gymnases accolés : autant de bâtisses à baptiser.

Le 3 novembre 1961, le Conseil Municipal décida de donner à trois nouveaux groupes scolaires les noms de trois instituteurs, qui avaient enseigné à l'école Victor Hugo dans la première

partie du XX^{ème} siècle : Beuvin – Savignat – Allezard. (Deux autres instituteurs, Laplace et Guyard, seront honorés ultérieurement par la Municipalité).

Pas du menu fretin pédagogique : des maîtres réputés et farouches du savoir dont les férules avaient pointé les mille choses savantes du tableau noir et s'étaient souvent égayés sur les bouts de doigts des cancres réfractaires.
Leur nom gravé sur des frontons d'école et la postérité induite… s'ils avaient eu la prémonition de cette affaire là, nos hussards noirs de l'école républicaine auraient rosi leurs pommettes et accroché aux commissures de leurs lèvres un rictus dubitatif et malicieux.

Louis Allezard enseigna à l'école Victor Hugo de Créteil de 1921 à 1953. Il avait rêvé, pour le temps de la retraite, de retourner dans son pays et d'y entretenir ses folies de photographie tridimensionnelle, de cabrette et de minéralogie mais, en 1954, quelques mois après avoir franchi la porte de l'école Victor Hugo, pour la dernière fois, à rebrousse rentrée en quelque sorte, il décédait à Créteil sans avoir eu le temps de faire voyager ses grandes valises.
Un jour de géographie, sur la carte murale Vidal-Lablache, il avait pointé la longue règle qu'il disait : « la douce », vers le Massif Central, nous, on pensait que c'était le ventre de la France, mais lui nous dit que c'était le Château d'eau de la France : Chapeau ! Reconnaissance ! C'était, à n'en pas douter, le nombril de l'hexagone…
Il nous avait semblé si fiérot et empesé du col en le disant qu'on avait conclu qu'il était de là-bas… Et c'était vrai puisqu'il était né en 1898 dans la capitale de l'Auvergne.
C'était de notoriété publique : tout au long des années 20 et 30, Monsieur Allezard, qui avait combattu dans des tranchées

de première ligne pendant la Grande Guerre, avait enflammé ses auditoires, en racontant à ses élèves les souffrances et abominations et en lisant des pages entières du roman « Le feu » d'Henri Barbusse. Nous, nous étions nés pendant la seconde guerre mondiale : ça le renvoyait à l'écrabouillement de ses convictions d'avoir participé à la « der des der » et que, jamais plus, les hommes…

Nous n'entendîmes jamais parler des guerres modernes. Jusqu'à la fin de sa carrière, l'ancien poilu opposa un mutisme têtu aux injonctions du programme d'enseignement de l'histoire. Fascinant : notre vieux maître venait à l'école à pied car il habitait à proximité mais, pour l'avoir croisé dans ses pétaradances, on le savait un fameux motard casqué et caparaçonné de cuir.

C'était un grand homme à béret, hiératique, grave mais mutin au fond de ses miettes et qui savait taquiner.

1950, c'était encore le temps, pour peu de temps encore : des estrades grinçantes, des billets d'honneur, des ardoises, de l'encre violette qui mordorait en séchant, des porte-plumes qui assumaient leurs pleins et leurs déliés, un peu moins leurs avatars, les taches-pâtés…, des blouses grises et des cartables-besaces…

Autant et autant de choses qui font suinter les mémoires d'éclatantes images nostalgiques.

Quand on entrait en classe, on prenait place, dare dare, derrière nos pupitres de chêne on déployait notre attirail d'école et, dans l'instant, on se faisait happer par le fascinant tableau noir.

Photo :
Adrien Baumgarth

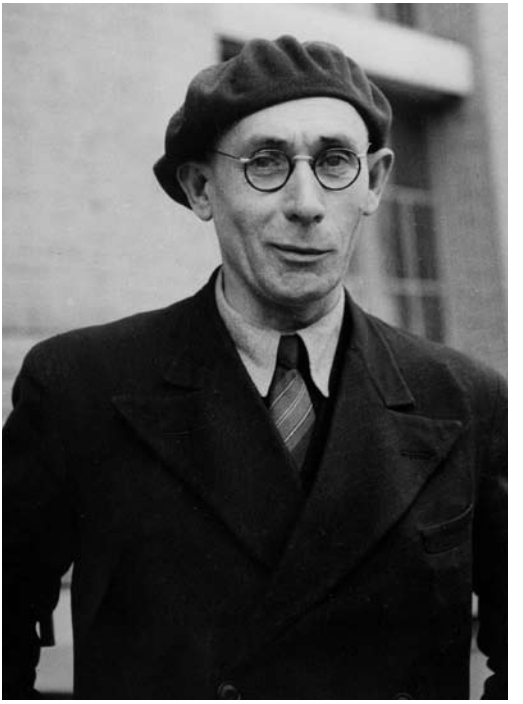




Photo :
Famille Baumgarth

Il était renseigné bien avant notre arrivée et calligraphié de belle manière, à la craie blanche. Entre la datation et le programme des travaux de la matinée, la sentence, l'aphorisme, la maxime : une tresse de mots gentils qui annonçait la leçon de morale du jour. Beaucoup de ces sentences mettaient en scène des sacs de poils ou de plumes échappés d'un fantasmagique bestiaire ; elles semblaient le mettre à l'extase et nous, par contagion affective, elles nous nourrissaient l'âme :

- « A renard endormi, il ne tombe rien dans la gueule ».
- « Quand le bœuf ne veut pas entrer dans le bois, il dit que ses cornes sont trop longues ».

Les autres mettaient en scène les humains dans leurs faiblesses ; moins drôle, on en reconnaissait trop à la manœuvre dans nos environs.

- « Le vin est innocent, l'ivrogne seul est coupable ».
- « Même si ta poche est vide, veille à ce que ton chapeau reste droit ».
- « Les yeux avides ne peuvent être cousus qu'avec le fil de la mort ».
- « On n'est un homme que quand on a tracé un sillon dans un champ ».

Certaines sentences lumineuses semblaient sortir de la source, d'autres, très abstruses, étaient fortement méningées ; comme



Photo :
Famille Baumgarth

à certains moments du catéchisme, toutes nous mettaient la poitrine en luminescence. Indéniablement, le commerce avec les grandes âmes spécialistes était de nature à faire penser profond et à bonifier les cœurs purs…

Bon nombre de sentences étaient signées, souvent par Jean de la Fontaine, certaines ne l'étaient pas : le maître avait oublié de dire qu'elles étaient anonymes, qu'elles venaient de temps anciens, qu'elles avaient été façonnées par le bon sens populaire.

En conséquence, lorsque Monsieur Allezard, extatique et pénétré, lisait avec ferveur un de ces superbes morceaux de sagesse anonymes, il faisait planer du trouble dans nos cabochons, il nous faisait entrer en muettes supputations : et si, et si, c'était de Lui ? Pas impossible : c'était un si habile manigancier ! …

Certains jours lumineux, un petit halo, comme un petit stratus, un soupçon d'auréole forcément laïque, semblait flotter dans les alentours de son béret.

C'était un si fortiche bonhomme, notre instituteur, que ça nous gonflait de fierté et d'orgueil, dans cette école là, d'avoir été affectés dans son bataillon.

Louis Allezard était, tout à la fois, un lumineux praticien d'école à l'ancienne et un pédagogue d'une rare modernité : un maître expert en leçons de choses. Il avait entrepris d'ouvrir les yeux de ses élèves sur leurs alentours, lesquels ne s'étaient pas encore constitués en environnement ; en conséquence, il boutait souvent hors l'école sa cohorte marmailleuse et lui faisait globe trotter son Créteil par tous ses chemins de traverse : une fameuse troupe de rouleurs de bosses appliquée à ne pas se laisser distancer par les grands compas de son guide.

Au plus loin de l'école, jusqu'aux confins des terres cristoliennes : « hardis les petits » sus aux versants du Mont-Mesly par le Chemin des Vaches, aux fermes du hameau, aux exploitations maraîchères sur la route d'Alfort…

Au plus près de l'école, dans la rue de Joly, rue des vieux métiers d'hommes, en survivance, manœuvraient encore un maréchal ferrant et un charron. Monsieur Simonet recevait encore quelques chevaux et le vieux sorcier de forge menait des séances de ferrage qui nous époustouflaient ; le charron ne châtrait plus de roues de charrettes mais il avait conservé des modèles et ses vieux outils qu'il faisait revivre le temps d'une leçon de gestes ; il s'était reconverti à la réparation d'engins et à la ferronnerie et ça lui faisait réaliser d'étincelantes prouesses ferriques.

En bout de rue de la République, Monsieur Allezard nous faisait débouliner la pente jusqu'à la coulée verte du Bras du Chapitre. Il nous avait parlé de l'histoire de l'Abbaye de Créteil qu'on n'avait pas comprise, celle des trois moulins que l'on pouvait revisiter en appuyant l'imagination sur la contem-

plation des piles vestiges qui soutenaient désormais ponts et passerelles et la pêche aux écrevisses.
Ça, c'était un truc épatant que plusieurs pratiquaient avec leurs papas : pêche à la nasse ou à la balance, Monsieur Allezard, les yeux à la gourmandise, nous avait dit la pratiquer au fagot fourré à la tripaille pourrissante…
Un peu plus loin de notre base éducative, la visite de la vinaigrerie de l'avenue Sainte-Marie. Dans l'âcre, piquante atmosphère vinassière d'un entrepôt, de monstrueuses silhouettes à casquettes, velues et tonitruantes déplaçaient des tonnes et des fûts de chêne réformés qui avaient connu, auparavant, en Bourgogne dans une autre vie, le bonheur d'élever des vins prestigieux. Dix et une escapades, autant de mémorables moments d'école bien buissonniers qui firent de nous, au nom de l'éternité des souvenirs d'enfance, des buveurs de ciel curieux, des cristoliens enracinés profond, profond dans leur extraordinaire terroir.
Entre deux barouds, dans la rigueur de nos pénates studieuses, on continuait à marcher droit. Il fallait affronter les robinets fuiteurs, traquer les participes vicieux, écrire des morceaux de nos vies, apprendre et réciter avec le cœur : mille beaux poèmes et dix fables « la cigale voluptueuse et flemmasse et la fourmi tâcheronne hyper active…» ; tous exercices qui sortaient, à flux tendu, sans bredouiller, de dessous le béret de notre vieux maître.
Monsieur Allezard n'était pas un esbroufeur de quinquets juvéniles, c'était un furieux de la connaissance. On aurait juré sur le dictionnaire, qu'il savait tout sur tout et avait tutoyé Monsieur Pic de la Mirandole.
En raison du volontarisme citoyen du Conseil Municipal de Créteil, les élèves de Victor Hugo passaient pour des petits chanceux de la pédagogie ; leur semaine studieuse était enrichie d'un cours de chant et d'un cours de gymnastique : deux gâ-

teries qui ne déclenchaient pas en retour une reconnaissance sans nuances.

Dans un silence de crypte, à l'arrivée du guide chant de Madame Lair, Monsieur Allezard s'esbignait sur un sourire qu'était pas un sourire puisqu'il n'aurait convaincu personne ; il partait braiser deux bouts de cigarettes en fond de cour de récré, et se mettre hors de portée…

Cette sortie annonçait une demi-heure de vibrations foutraques. Madame Lair, elle semblait tellement bouter, pour rien, notre maître hors ses murs, qu'on lui faisait payer, bon sac d'écus, son intrusion insane, et, d'autant plus que les égosillements aiguës qu'elle nous faisait commettre, même rythmés par les couineries de sa bête en bois, ne nous chaviraient pas.

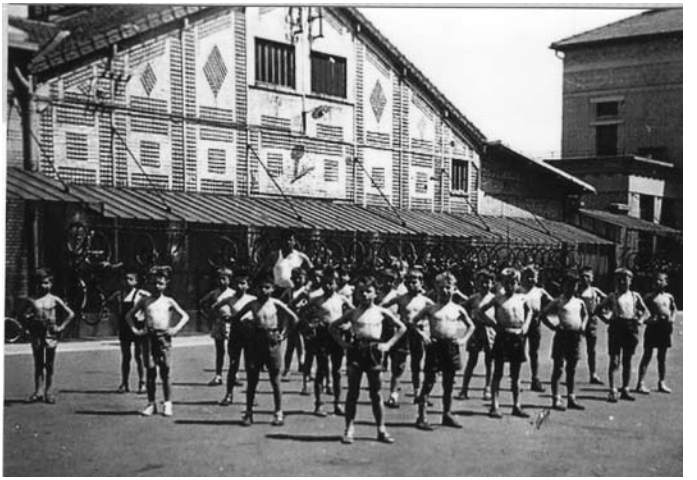


Les buvards de notre enfance

Dans nos maisons, nos mamans, en cuisine, en ménage, en mises en plis, chantaient le poste, tue-tête enfarinées de joie et de conviction : « la Paloma, Cerisier rose et pommier blanc,

Ramuntcho, Sous les ponts de Paris… ». Toutes ritournelles qui pâlichonnaient les envolées au guide chant : musiques dépourvues de refrains pour déchaîner les voix, musiques au cordeau, musiques écrites, à l'évidence, pour mettre à la peine les cœurs purs des petits mômes des écoles.

Pire que tout, et qui nous faisait fulminer les regards, l'un d'entre nous était extrait de la liste des compères de classe pour aller servir de valet à la manette du guide chant, pour piocher, piocher : petit visage résigné au pompage… et, globalement, ça nous faisait entrer en résistance…
Ça remuait derrière les pupitres en chêne : paniqueurs d'octaves, éructeurs de naïves incongruités, disonneurs d'arpèges, gosilleurs de play back ; salopiots fougueux en culottes courtes ; on lui pourrissait ses goualantes maniérées. La vraie finalité de cette activité pédagogique dont on a bien profité pour musarder dans les désordres, aura été de produire, pour nos vieux temps, des souvenirs enchanteurs…
Le cours de gymnastique, c'était une toute autre affaire, Monsieur Allezard n'en perdrait miettes de séquence.



Le cours de gymnastique de Monsieur Plantivaud, 1951
Photo : Famille Baumgarth

Que le mauvais temps nous confine dans le préau ou que l'on soit à la manœuvre dans la cour pour pomper du bon air de Créteil, en cadence, nous savions le vieux béret à l'arrêt derrière une porte vitrée, absorbé dans la contemplation de sa cohorte en short, marcel, sandales.

« Une dé, une dé, une dé » gesticulations musculeuses inventives pour nous aider à développer nos anatomies maigrelettes. Le sport, c'était pas rien. Monsieur Allezard nous avait souvent parlé de Charles Rigoulot, un français si tellement épatant leveur de fonte qu'il avait été dit, en son temps, l'homme le plus fort du monde !

Quand on rentrait en classe après les efforts, après avoir exposé au soleil nos poitrails de volatiles pas encore remplumés des privations de la guerre, il disait s'effacer devant ses « petits charlots »… ça nous mettait bien penauds du museau, on le savait qu'on était que des freluquets malingres… Il nous avait tellement dans son cœur que c'était ni sarcastique, ni malicieux extrême : c'était un asticoteur ; il pouvait pas s'empêcher…

L'école, en ce temps là, c'était une grande maison où l'on apprenait à se tenir tranquille et, globalement, c'était le cas pour la très grande majorité des cristoliens en culottes courtes qui y coulaient une enfance douce et studieuse.

Mais, il y avait aussi quelques irréductibles petits joyeux, une poignée de coquins qui n'étaient pas sous vermifuge et devaient même porter des caleçons calfatés aux cils de cynorhodon, le cynique gratte cul, alors, forcément, ça les poussait parfois à s'agiter. D'autres, encore plus trublions, ne pouvaient s'empêcher de laisser fuiter des idées un peu cagnardes de dessous leurs tignasses.

Tout cela finissait par produire des troubles saugrenus pendant les offices pédagogiques et l'on entrait dans la spirale des sanctions aussi sûrement que la lune dans ses phases…

Le vieux maître savait s'y prendre pour saisir les nuques et

rester le Grand Commandeur et c'était l'épreuve des pieds comptés. Le puni devait quitter la salle de classe, enfiler le long couloir du rez-de-chaussée, aller saluer, au passage, Monsieur le Directeur dans son bureau et se rendre dans la cour, pour, suivant la commande, en prendre les mesures : sa longueur, (et, ou) sa largeur, (et, ou) sa diagonale.

A la manœuvre donc : la pointe de la galoche de gauche venait choquer le talon de la galoche de droite, droit devant, tout au long d'un patient et méticuleux cheminement géométrique : « …vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six… ».

Lorsque la punition concernait deux ou trois fautifs, les mesures de la cour de récréation s'effectuaient à la chaîne d'arpenteur d'un décamètre. Indicible angoisse : le temps de la récré ne suspendait pas l'exécution de l'exercice calculatoire, aussi ajoutait-il de la peine à la peine, car les géomètres arpenteurs à chaussures ou à chaîne devaient faire le dos rond au milieu de leurs congénères lâchés en liberté. Or, les petits gars de Victor Hugo, c'étaient des gaillards experts en railleries et même de fameux « va de la goule », en conséquence, les triquards subissaient quolibets, calembredaines, gravelures… pour dire les choses simplement…

En fin de corvée, les punis revenaient en classe et présentaient sur papier le produit de leurs mesures. Le maître fouillait dans une boite de galettes de Pont Aven en fer blanc, en extrayait la fiche cartonnée sur laquelle figuraient les mensurations de la cour de Madame l'école Victor Hugo et s'abîmait dans sa contemplation.

Dans un silence qui nous prenait aux tempes, on attendait le verdict de l'index. Soit il désignait la place vide à réintégrer dans la salle de classe, soit il désignait la cour. Les résultats étaient approximatifs, trop éloignés des chiffres d'or : il fallait repartir au comptage sous le regard consterné du commanditaire qui dodelinait longuement du chef sous le béret et

chuintait la bouche en goguenardise : « Hélas, cher ami, vous avez perdu pied… ». Aucun remous dans les travées, pas la moindre manifestation de solidarité : c'était, quand même, un peu voyou de bâcler de l'ouvrage !

Les pieds comptés, c'était la sanction pour les manquements liés au comportement ; pour les manquements au travail ou aux apprentissages, il suffisait que Monsieur Allezard, dans un silence de clairière, prenne sa posture de pédagogue outragé, accablé et jette un regard décapsuleur sur le crâne du cancre bêtassou.



C'était très éprouvant mais ça ne durait guère car Monsieur Allezard avait l'autorité joyeuse ; ça aurait pu être pire s'il y avait eu pose de bonnet d'âne. Mais le vieux maître n'affubla jamais personne du bonnet d'âne, par respect pour l'animal, probablement…

Dans ces temps, aujourd'hui un peu anciens, le temps de la classe c'était un temps d'attention extrême, de silence et de bras souvent croisés, un temps de concentration suraiguë qui faisait parfois bourdonner les tempes. Le temps de la classe confisquait les ardeurs, bridait les belles énergies juvéniles, alors, forcément, la récré, c'était l'exutoire, la grande affaire de chaque demi-journée, la parenthèse pour exulter : c'était pas ratable !

A peine le serpent gris de la classe en déambulation avait-il franchi la porte vitrée de l'accès au grand défouloir, qu'il libérait, dans l'instant, avec une sauvage clameur, une compagnie de perdreaux en culottes courtes ; de la piafferie en folie… Pendant quelques dizaines de secondes, les drôles se défroissaient les abattis et gigotaient tous azimuts. Puis, tout un chacun entreprenait de vaquer à ses occupations joyeuses. Ici, là, de petits groupes sages s'absorbaient dans leurs pratiques calmes : osselets, jeux de billes, trocs… Et partout ailleurs, des jeux à cavaler qui mettaient de l'animation môme dans l'enclos : grouillance gueulante, turbulences…



Le préau de l'école, 1953. Directeur : Monsieur Bernard Au 2ème rang à droite : Louis Allezard Photo : Famille Baumgarth

Il y avait une majorité de gars bien appliqués à être bien lestes de leurs membres et bien réglos ; il y avait aussi des petits sanguins, brutasses vulgaires qui troublaient les jeux, tordaient les règles à leurs convenances, bousculaient et, parfois même, cognaient et c'était la mission des maîtres en service de cour de policer les lieux.

Extraits de leur salle de classe, loin de leur bureau parapet et de leur tableau noir, les maîtres n'étaient pas tous à l'aise : surveiller la cour, c'était un métier dans le métier.

Du préau à la batterie d'urinoirs, quelques-uns promenaient leurs rêves et intervenaient par moment dans les réalités ce qui leur conférait une efficacité suffisante. Certains, va devant, étaient mous dans leurs déambulations, les regards abîmés sur leur bout de chaussures, la tête manifestement dans des

ailleurs sans mômes. D'autres souriaient comme des ravis ; un peu benêts devant les situations enflammées, ils avaient le sifflet indécis. D'autres encore, loin du monde, racinaient à l'ombre dans un coin de cour. Quelques-uns, excessifs, lors des échauffourées, braillaient, fulminaient au sifflet à roulettes. D'autres… D'autres… taiseux ou siffleurs… ectoplasmes sans méthode… prescription… évidemment…

Et puis, il y avait Monsieur Allezard. Bien sûr, c'était le plus ancien et le dernier des maîtres à bérets mais ça n'expliquait pas tout. C'était, sans conteste, le meilleur gardien. Il semblait façonné de nature pour raffuter dans tous les coins de cour. Rien ne lui échappait, nul jamais, n'eut à aller se plaindre ou cafter : c'était un grand anticipateur !

On aurait juré, qu'une nuit sans lune, il lui était poussé un deuxième regard dans la nuque de son béret. Il avait la conviction et l'efficacité d'un sergent de ville assermenté.

Dans le dedans de l'école, il était grandissime pour les petites volailles d'en bas que nous étions et ses grands abattis le propulsaient vite, c'était un redoutable infatigable, silencieux arpenteur de cour de récré et fameux harceleur d'élèves avec « la chose ».

A l'extrémité de son index était une chaînette et à l'extrémité de la chaînette était un petit sifflet de cuivre, cynique, cruel, strident : « la chose » qui n'aimait rien moins que terminer ses jeux de cercles concentriques en s'explosant sur les crânes flexibles et soumis des joueurs de billes ou pire sur ceux des rêveurs.

Hors de notre classe, c'était un homme sifflet, à l'aise dans tous les registres de la stridulence pédagogique. Entre deux moulinets, il faisait des prouesses avec son flutiau monotonique, des pipoteries pleines de fantaisie et d'audace, on peut dire aussi magiques, puisqu'elles transformaient les coquins en statue de sel, en filous marmoréens.



Ecole Victor Hugo
1953-1954,
avec Marcel Pennetier
Photo :
Famille Pennetier

C'était peut être le hasard de ses pérégrinations, c'était toujours très surprenant : il aurait pu ou du être ailleurs, et même au-delà : il n'y était pas, il était là, il apparaissait, toujours, à la moindre velléité de pagaille : surgir, c'était son truc !
Il y avait beaucoup de coquinerie dans certaines de ses manières de robuste patrouilleur. Il savait, d'instinct, où et quand se jouaient les parties de billes cruciales. Il surgissait de nulle part, annoncé par son ombre coiffée, les jours de grand soleil. Il se figeait au dessus des joueurs, supputait longuement, mettait une tension extrême qui faisait les doigts balourds et produisait des trajectoires de billes travioles, et s'éloignait, consterné de ces maladresses, en dodelinant du béret…
C'était un grand déstabilisateur…

Son placement dans la cour était stratégiquement pédagogique, il ne pouvait être sujet à caution, certes, cependant, n'empêche : il était souvent planté, un peu loustic, entre les gendarmes et les voleurs, comme empoté d'errances ; il était souvent planté, piquet pagailleur dans les grandes envolées des déli-délo et sur les trajectoires des prisonniers délivrés par l'épervier… Il fallait contourner, le grand incontournable…
Comme ses pairs, Monsieur Allezard était un maître récompenseur à l'ancienne forcément : bel ouvrage ou bonne réponse = un bon point, cinq bons points : une image, cinq images : un buvard de collection (Novémail, Chicorée Leroux, Savon Cadum…).
On était gâté par ses images : lombric humide en reptation, sourire grimaçant de pipistrelle, famille de doryphores en gloutonnerie sur un pied de patates… Les images, on faisait beaucoup d'efforts pour les transformer au plus vite en buvards.
Le tatou était son animal totem, il en offrait une image à tous ceux qui s'entêtaient à répondre de travers et qui devenaient ses « t'as tout du ballot » : c'était à l'évidence, une forte reconnaissance pédago affective. Il aura fallu beaucoup avancer sur le chemin de vie pour le comprendre et faire battre les cœurs d'allégresse rétrospective.
Lorsque le « père Allezard » nous ordonnait une séance d'écriture, on ne savait pas qu'on trempait nos plumes dans un encrier plein de jus de bonheur.

Christian BAUMGARTH

Les grands crûs de la Côte d'Or



Photo :
Vivre Ensemble

Françoise Schneider est arrivée en décembre 1982 dans le quartier de la Côte d'Or. Le programme de logements a été inauguré, ainsi que ceux du Halage et des Bordières, le 10 octobre 1981 par Laurent Cathala, Maire de la Ville. Ayant vécu à Strasbourg, puis à Paris, Madame Schneider a suivi sa société, qui s'est installée à Créteil. Venue en repérage dans ce quartier tout neuf, elle a été séduite par son côté novateur, ouvert sur l'extérieur, et la proximité du collège Schweitzer pour sa fille. Et puis, clin d'œil du hasard, cette bourguignonne d'origine retrouvait à travers les noms des rues du quartier tous les noms de grands crûs de vin dont elle entendait parler dans son enfance (Clos Vougeot, Clos Saint Denis, Clos de Tart, Clos Saint Jacques…).

A l'époque, volonté de l'architecte, les bâtiments n'ont pas de hall d'entrée fermé, les escaliers débouchent directement en



Photo : Vivre Ensemble

plein air, sur la rue. L'impression de liberté qui s'en dégage, comme si l'on se trouvait dans le midi, ne va pas durer : courants d'air, invasion de feuilles mortes et passages de chiens errants vont amener la fermeture des escaliers, pour un meilleur confort des habitants.

Le quartier, tout neuf, est attractif. On montre son architecture originale, ses coursives. Des sportifs viennent y résider, comme le perchiste Philippe Houvion. C'est, à l'époque, le bout de Créteil. Du balcon, on voit les planches à voile sur le lac, et des champs de blé. Il s'agit de blé barbu, que l'on confond avec le maïs. Des mulots courent dans les chaumes, le chien sur leurs talons. Le quartier est calme, presque trop, dit Madame Schneider. Elle se souvient d'un jour où la moissonneuse-batteuse avait mis le feu au chaume. Intervention des

pompiers, évacuation des immeubles proches, et les habitants, dehors, qui se mettaient à parler à leurs voisins, sous le coup de l'évènement.

L'animation va venir avec la construction des quartiers limitrophes. Le quartier des Coteaux du Sud se bâtit, la vue sur le lac disparaît, et disparaît aussi le vent qui circulait fort auparavant, au point qu'un sèche-linge ne tenait pas sur le balcon ! Beaucoup de voitures traversent le quartier pour se rendre à Bonneuil, ce qui va amener la fermeture de cet axe pour assurer la sécurité des enfants. A la suite de la transformation des Emouleuses, de nombreuses personnes sont relogées aux alentours. Un marché s'installe, amenant de l'animation. Mais il manque quand même des commerces, lieux de rencontre sur un quartier, et la boulangerie qui s'était installée un temps est regrettée. Au fil du temps, les premiers habitants se dispersent, la population du quartier se renouvelle beaucoup. La coulée verte, qui délimite la transition entre la Côte d'Or et la Habette, est très fréquentée par les mères de familles.

Les propositions de spectacles ou de fêtes sont très appréciées, comme les spectacles du Théâtre des Coteaux du Sud, ou les initiatives du comité de quartier (fête de la citoyenneté). Enfin, la jeunesse, arrivée avec la construction du lycée Gutenberg, anime aussi le quartier, qui bénéficie d'un atout supplémentaire avec l'ouverture du centre socioculturel Madeleine Rebérioux dans le quartier voisin, aux Sarrazins. Il ne reste plus qu'à boire à la santé du quartier de la Côte d'Or !



Jean Bernard,
l'architecte des plantations

Contacté par l'intermédiaire d'un ami du Chœur Montaigut, monsieur Roger Bernard me reçoit et évoque le passé cristolien de sa famille. Son grand-père, Paul Bernard, tenait avec sa femme l'épicerie de la rue Chéret, presqu'à l'angle de l'avenue Laferrière. Ils y sont restés jusqu'en 1949, avant d'emménager à l'angle de la rue de Bellevue et de la rue du barrage. Son petit-fils se souvient de ses jeux sur le terrain de pétanque. Ancien combattant, le grand-père « réquisitionnait » chaque année ses petits-fils à l'occasion du 11 novembre pour quêter au profit des « Bleuets de France ». Il a d'ailleurs reçu la légion d'honneur des mains du Général Billotte dans les années 70, et une salle de l'ancienne mairie a porté son nom.



Photo : Famille Bernard

Le père de monsieur Bernard, Jean Bernard, était ingénieur divisionnaire aux Parcs et Jardins de la ville de Paris. Détaché de la Ville de Paris pour assurer des cours à l'école d'horticulture de Versailles, il s'était fait déjà remarquer par ses réalisations.

C'est alors que la SEMAEC décide de faire appel à ses talents pour réaliser toutes les plantations des nouveaux quartiers de Créteil. En juillet 1970, elle passe contrat avec le paysagiste, et lui confie une étude sur la conception et la réalisation des espaces libres et espaces verts. Ce sont au total 25 hectares de jardins qui seront réalisés dans les quartiers successifs de la Croix des Mèches, de la Haye aux Moines, de la Lévrière, du Montaigut, du Palais, de la Brèche aux mulets, de la Préfecture, de l'Orme Saint-Siméon et du Centre Ville, soit plus de 7.000 logements. A l'époque, on projette d'atteindre à terme une population de 120.000 personnes.

En mars 1978, Jean Bernard rend son étude, intitulée « Les espaces verts du nouveau Créteil » dont sont extraites les présentations suivantes :

Le quartier de la Croix des Mèches, appelé « quartier C », fut le premier construit, en 1970, et de ce fait considéré comme le quartier pilote de la ville nouvelle. Les espaces verts y présentent des surfaces réduites qui alternent avec les immeubles. Les plantations d'origine comptent au total 520 arbres, 4.500 arbustes en massifs et 2.370 rosiers.



Photo :
Famille Bernard

Le quartier de la Haye aux Moines, dit « quartier B », présente une architecture pyramidal. Une voie au tracé souple, dénommée « la vallée des fleurs », y est aménagée, plantée de décors floraux saisonniers.

Le quartier de la Lévrière, le « quartier D », présente un tracé orthogonal. Des plantations de bouleaux sont tentées sur la partie sur dalle. 5.500 arbustes y sont implantés.

Pour en savoir plus, vous pouvez consulter le carnet de voyages cristoliens n° 4.

Ces deux derniers quartiers figurent aussi dans le carnet de voyages cristoliens n° 4.

Le Montaigut est le « quartier E ». Il se distingue par sa trame circulaire et par son magistral jardin central, sur dalle, mais il faut le découvrir au cœur des immeubles. Les plantations y sont nombreuses et variées.

Le Palais, appelé « quartier F », présente l'architecture la plus célèbre, avec les fameux choux ou épis de maïs, connus internationalement. Tous les bâtiments y sont circulaires. Dans l'esprit de l'architecte concepteur, les espaces verts devaient se prolonger jusqu'au sommet des immeubles, avec des plantations retombant depuis les balcons. Mais n'a pas la main verte qui veut !

Le carnet de voyages cristoliens n° 1, réalisé par la ville, vous permettra de mieux connaître l'architecture du quartier de la Préfecture.

La Préfecture, le « quartier G », de surface réduite, rassemble à la fois 5 grandes tours et 52 maisons individuelles superposées. Une place centrale y a été aménagée, où le minéral domine largement le végétal. Le lac et les jardins de la Préfecture y apportent une heureuse respiration.

Autour de la Maison des Arts et de la Culture André Malraux, la surface totale des espaces verts atteint 14.000 m2. Les jardins descendent en gradins vers le lac. Des alignements de tilleuls de Hollande et de tilleuls à petites feuilles s'alternent pour renforcer l'effet de perspective. Un théâtre de verdure complète l'ensemble.

Photo : Famille Bernard



Le « quartier A », quartier de la Brèche aux mulets, est devenu au fil du temps le quartier de la Brèche. Il comportait à l'origine une bibliothèque (actuelle maison des associations). De nombreux végétaux tapissants, des cèdres de l'Himalaya et des saules pleureurs y ont été plantés.

Le « quartier P », dit de l'Orme Saint-Siméon, de faible superficie, ne compte que 280 logements regroupés dans un bâtiment unique, et quelques équipements publics parmi lesquels la caserne de gendarmerie et la caserne des pompiers. Les espaces verts sont de taille modeste, mais signalons, côté nord, une butte plantée de cèdres bleus.

Situé au nord de la ville, le quartier de l'Echat a une vocation centrée sur l'emploi, avec de nombreux bureaux et commerces. Les espaces verts occupent les parties intérieures d'un complexe d'immeubles et assurent les liaisons entre chaque bâtiment au moyen d'allées souples abondamment plantées et fleuries. Quelques dénivellations ont été créées pour atténuer l'effet d'écrasement, et un patio formant une placette a été aménagé entre les immeubles 19 et 20.

Le quartier de l'Echat figure au menu du carnet de voyages cristoliens n° 4.

Au-delà de ces réalisations, Jean Bernard poursuivra sa carrière dans l'horticulture, et deviendra, après son départ en retraite, secrétaire général de l'association d'horticulture de France. Le souci de qualité apporté aux espaces verts lors du développement de la ville ne s'est pas estompé avec le temps. Lauréate du grand prix international des villes fleuries depuis de nombreuses années, Créteil compte aujourd'hui 182 hectares d'espaces verts entretenus (soit 16 % de la surface de la ville), 420 lieux de massifs fleuris, 80 aires de jeux publiques, 22.000 arbres dont 6.800 arbres d'alignement. Plus de 230 agents municipaux veillent avec soin sur eux.



Photo : Famille Bernard

Du Berry à Créteil

A 84 ans, France BARDEAU est impressionnante de vitalité et d'ouverture.
Originaires du Berry, de Saint Amand Montrond plus précisément, ses parents arrivent à Créteil en 1910. Ils y rejoignent des parents à eux, les familles Pinard et Rivière, qui résident rue de la Reine Blanche.

Auguste Bardeau, le père de France, est entrepreneur. On lui doit la construction de plusieurs pavillons dans le quartier des Buttes et du Halage, et notamment l'immeuble de trois étages qui surplombe l'angle de la rue Chéret et de l'avenue Laferrière, avec ses petites briquettes rouges de façade qui ne demandent pas d'entretien, d'après lui.



La maison d'enfance de France Bardeau, rue du Buisson. Devant la maison, sa fille Françoise Photo : Famille Bardeau

Pendant la guerre de 1914-1918, la mère de France s'est réfugiée plus d'une fois avec ses deux enfants dans les grottes du parc du château de Monsieur Lafond, avenue de Ceinture. En mars 1950, des religieuses s'installeront dans cette propriété qui deviendra le Carmel Sainte-Thérèse.

En 1924, France Bardeau naît à Paris (Créteil ne dispose pas de maternité à l'époque). Elle passe ses premières années d'enfance dans une maison située 7 ter avenue Sainte-Marie (aujourd'hui au n° 23, qui abrite depuis 1968 le siège des ASSEDIC, après avoir été une scierie mécanique à vapeur à partir de 1824, puis une vinaigrerie dans les années 1930). Puis la famille s'installe dans une autre maison au 12 de la rue du Buisson (au 22 de la

rue actuelle). Cette maison, où elle vit de 1927 à 1939, existe toujours et reste pour elle la maison de son enfance.

En 1929, l'immeuble du carrefour Chéret / Laferrière est ouvert. Il compte quinze locataires et six commerces. La maman de France, Gilberte, y tient une mercerie. Sa fille ainée, Jeanne, ouvre un salon de coiffure situé avenue Laferrière, entre la boulangerie de Monsieur et Madame Prévost, parents de Simonne Morel (Simonne avec deux n me précise-t-elle !) et le café-tabac tenu par Monsieur et Madame Jean-Leguesquet, situé au carrefour. A côté du café, rue Chéret, se trouve l'épicerie de Monsieur et Madame Bernard (les parents du paysagiste qui réalisera toutes les plantations du nouveau Créteil, évoqué dans l'article précédent). Puis l'on trouve la boucherie tenue par Monsieur et Madame Bonard.



Auguste, le père de France avant la guerre de 39-45 devant la mercerie Photo : Famille Bardeau

France va à l'école des Buttes. Elle se souvient de son premier jour d'école. A deux ans et demi, elle pleurait de voir son frère Auguste et sa sœur Georgette y aller sans elle. Madame Walter, la directrice de l'époque, interroge sa mère : quelle âge a la petite ? est-elle propre ? Oui. Avec un grand sourire, Madame Walter prend France par la main et l'entraîne sur la pelouse de l'école. Dans le petit bois, elle va découvrir ce jour là une belle petite fleur blanche, le perce-neige. Cette journée reste à jamais gravée dans sa mémoire.

En 1930, Raymond et Simonne Prévost sont à l'école avec elle. Simonne est restée sa meilleure amie. La boulangerie Prévost-Morel, qu'elle tiendra plus tard, est installée avenue Laferrière depuis 78 ans. Après le départ en retraite de Simonne Morel, en 1982, son fils Jean-Luc et sa femme ont pris la suite. Le fournil est tenu par leurs deux fils, Jean-Luc et Christian.

France cueille des fleurs et joue dans les carrières avec ses camarades (Simonne et Georgette, Hélène, Jacques, Gilbert, Raymond, Maurice et les autres). Le grand champ de Monsieur Prieur sur lequel sera construit en 1960 l'hôpital Henri Mondor est alors un champ de blé (l'un des architectes de l'hôpital, Christian Ménard, est d'ailleurs lui aussi originaire de Saint Amand). Les enfants s'amusent à encercler le Père Lechat, le tambour municipal, lorsqu'il vient faire une annonce.



France, sa soeur Gilberte et un camarade, avenue Laferrière dans les années 35-36 Photo : Famille Bardeau

Dans chaque quartier, les occasions de s'amuser ne manquent pas : bicyclettes et cerceaux fleuris, courses en sac, concours de la plus vilaine grimace, défilé aux lampions pour le 14 juillet, feu d'artifice au stade Desmond au bout de l'avenue Laferrière, et pour terminer, bal chez Léon, rue Chéret (au 45/47 actuellement) ou sur le bitume du carrefour Chéret / Laferrière.

En 1937, l'hôpital intercommunal accueille ses premiers patients. Monsieur Paul Dandois est nommé directeur - c'est le gendre de Maurice Thiriet, voisin de la famille Bardeau, qui habite 24 rue Marie-Amélie. Le père de Maurice Thiriet, Henri Thiriet, peintre, fut conseiller municipal. Il a laissé de nombreuses œuvres, tableaux, mosaïques et céramiques très colorées, dont certaines, inspirées des Fables de La Fontaine, sont visibles sur le sol et les murs du hall d'entrée de l'école maternelle et de l'école élémentaire Victor Hugo. Le 19 janvier 1938 a lieu l'inauguration officielle de l'hôpital, par Monsieur Marc Rucart, Ministre de la santé publique, en présence de Monsieur Charles Blanchard (Maire de Créteil de 1935 à 1941).

En juin 1937 est inauguré le terrain de pétanque de l'avenue Laferrière, sous le nom de « club bouliste ». C'est France qui tend les ciseaux à Monsieur Pierre Cossenet, adjoint au Maire, représentant Charles Blanchard qui s'est excusé. Monsieur Cossenet coupe le ruban tricolore et lui en remet un morceau, puis il prononce son discours devant la foule qui se presse pour assister à l'évènement. France est invitée avec ces messieurs et les officiels dans la grande salle du café de Monsieur Jean, où les tables recouvertes de nappes blanches sont chargées de verres alignés, de petits fours et de champagne. France, qui a fait elle aussi un petit discours se terminant par « vive le club bouliste », se remet de ses émotions avec un grand verre de limonade.

Le lendemain, oh surprise ! elle reçoit une superbe gerbe de fleurs blanches (lilas, arômes et tulipes) accompagnée d'une petite carte de visite bleue signée Charles Blanchard « avec ses compliments et regrets de n'avoir pas pu assister à cette cérémonie ». Ses parents lui dictent quelques lignes de remerciement au Maire. Elle garde un merveilleux souvenir de cette journée. A l'époque, on fait souvent appel à elle pour les manifestations officielles.

Gilberte, la mère de France, vers 1960, dans le Cher-Photo : Famille Bardeau



Eté 1939 : la famille Bardeau part en vacances. Elle fait un petit détour par Saint-Amand-Montrond pour embrasser les parents du père de France et passer la journée avec eux. C'est là qu'intervient l'appel de mobilisation générale. La guerre est proche. Les parents décident de chercher une maison dans les environs. Le père et le frère de France repartent vite à Créteil, afin de fermer le magasin et déménager le pavillon. La famille va rester cinq ans dans le Berry, dans une grande maison avec dépendances. Une tante

de France (côté maternel) et son mari ont aussi quitté Créteil pour les rejoindre. La vie continue, dans le pays d'origine de ses parents, à l'abri des bombardements. Mais son frère Guy est très vite fait prisonnier et se retrouve en Allemagne. Son plus jeune frère est dans le Maquis. Elle guette le facteur mais les nouvelles n'arrivent pas souvent.

En 1946, la maman de France, Gilberte, revient à Créteil et ouvre à nouveau sa mercerie. Elle la vend en 1949 pour revenir dans le Berry, à Saint-Amand-Montrond. En 1950, France part rejoindre sa mère. Mais Créteil reste un lieu de retrouvailles de la famille, oncles, tantes et cousins, et le cordon n'est pas coupé !

Françoise, la fille de France, se souvient des vacances passées chez sa grand-tante, Jeanne Rivière, rue de la Reine Blanche, de son cousin Robert Pinard, des parties de pêche avec les paniers garnis des repas pour la journée, des parties de cartes avec ses petits cousins Christian et Jean-Jacques, de Jacqueline Pinard, toujours de bonne humeur, qui s'appliquait à préparer de bons petits plats.
En 1970, France et sa fille reviennent vivre à Créteil. La ville a bien changé, le quartier du Mont-Mesly s'est construit à partir de 1955. Le nouveau Créteil se prépare à sortir de terre.

Secrétaire-comptable de métier, France a fait sa carrière professionnelle dans l'automobile, notamment à Saint-Amand-Montrond et chez Citroën, au pont de Créteil. C'est peut être parce que j'ai vu de près combien coûte l'entretien d'une voiture que je n'en ai jamais eue, dit-elle avec malice ! Ma fille, par contre, en a eu une très jeune.

La fille de France, Françoise, est très attachée à Créteil, où elle a élevé ses deux filles, France-Alia et Hélène. Françoise a

passé une partie de sa vie professionnelle au bureau de poste de l'Eglise. Ce bureau de poste a été inauguré le 30 janvier 1993, en présence du Maire, Laurent Cathala, et, tradition familiale oblige, c'est France-Alia qui lui a présenté les ciseaux !

Une solidarité très étroite lie la grand-mère, sa fille et ses deux petites filles, qui témoignent toutes d'une personnalité riche et d'un fort attachement à leur famille et à leur ville.



La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération
« Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000,
en collaboration avec de nombreux partenaires.

« Créteil se raconte » remercie chaleureusement toutes celles et ceux
qui ont bien voulu apporter leurs témoignages,
France et Françoise Bardeau, Christian Baumgarth, Roger Bernard,
Marie-Thérèse Esneault, Andrée Espinoza, Evelyne Naville,
Françoise Schneider, Jean-Léonard Stoskopf

ainsi que Violette Baumgratz, Mona Vignes-Nonnotte et Françoise Wyss
pour leur collaboration à ce numéro,
ainsi que les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous voulez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville - Place Salvador Allende - 94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 58 43 38 15
ou : 01 58 43 38 01
E-mail : christiane.belert@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :
22, rue de Mesly
94000 Créteil
Téléphone : 01 42 07 52 52
Fax : 01 42 07 52 29
E-mail : bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr



Réalisation :
Direction de la Culture
Rédaction :
Christiane Bélert
Mise en page et Impression :
Imprimerie Municipale